

Exploration du lac Albert

Autor(en): **Émin-pacha**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **8 (1887)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133122>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sines. Il espère pouvoir, par un vent du nord et un temps clair, viser tous les sommets de la chaîne et commencer une triangulation.

Au mois d'août aura lieu, à Tanger, l'ouverture d'un Musée commercial international destiné à développer les relations commerciales entre le Maroc et les pays étrangers. L'administration du Musée se fera un devoir de fournir gratuitement des références commerciales sur le pays, et se chargera, sur la demande des exposants, de leur représentation commerciale dans des conditions qui seront l'objet d'une entente particulière.

Le gouvernement portugais a présenté aux Cortès un projet d'après lequel trois des îles Açores seraient déclarées ports francs.

EXPLORATION DU LAC ALBERT

Par ÉMIN-pacha.

En annonçant, dans notre dernier numéro, la découverte du Kakibbi par Émin-pacha, nous disions que nous reviendrions sur son exploration du lac Albert. Il en a envoyé au Dr W. Felkin une relation qui a été insérée dans le *Scottish geographical Magazine*, duquel nous extrayons les renseignements suivants.

Le *Khédive*, le steamer sur lequel il était monté, chauffé à haute pression, put franchir sans trop de difficulté la section du Bahr-el-Gebel, de Wadelaï à Fagango, quoique le fleuve, dans cette partie de son cours, où il s'élargit jusqu'à avoir environ quatre kilomètres d'une rive à l'autre, soit obstrué de nombreuses petites îles de roseaux et de papyrus, et que, dans ces baies, peu profondes même dans la saison des hautes eaux, gisent des troupes d'hippopotames. La rive gauche est bordée par une chaîne de collines dont la plus grande partie est couverte de forêts peu denses, tandis que la rive droite est basse, une herbe courte, parsemée de quelques arbres, lui donne le caractère de la savane. Partout on aperçoit de grandes troupes d'antilopes; fréquemment apparaissent des éléphants.

En entrant dans le lac à Magoungo, le vapeur rencontra des quantités de rosettes flottantes (*Pistia*); il serra de près la côte occidentale et atteignit bientôt le district du chef Boki et le village de Fanjimoro, sa résidence, qui, de loin, a quelque chose de très attrayant. Le long du pied des collines basses qui portent sur leurs flancs de nombreuses huttes, s'étend une large bande de terrain plat, couverte d'une herbe courte mais succulente, et semée de bouquets de beaux arbres. Des

champs de maïs et d'arachides, de petits troupeaux de vaches et de chèvres paissant tranquillement, des groupes d'indigènes laborieux sarclant et semant, des femmes lavant au bord de la rivière, avec des petits enfants jouant autour d'elles, tout cela forme un tableau de paix et de prospérité comme on n'en rencontre que rarement dans cette partie du monde.

A un signal donné par le steamer, les indigènes apportèrent une grande quantité de bois sec, mais il leur fut difficile de le monter à bord, le bateau ne pouvant, vu le peu de profondeur des eaux, approcher de la côte, et un vent violent s'opposant à ce que les natifs traversassent, leur fardeau sur la tête, la nappe d'eau qui s'étendait entre la rive et le vapeur. Le chef Boki, qu'Émin-pacha connaissait depuis longtemps, vint à bord dans un canot, mais ne resta pas longtemps, le roulis du vapeur ne paraissant pas être de son goût. Le vent devenant plus fort, on jugea préférable de cingler un peu plus au sud, vers une station où l'on pût s'approvisionner de bois, en quantité suffisante pour faire la course de Kybiro, aller et retour, le bois ne se trouvant pas dans cette dernière localité. Le vapeur courut d'abord vers le sud, puis vers le S.-O. parallèlement à la chaîne de montagnes, et rencontra à deux reprises d'énormes bancs de petits poissons se dirigeant vers le nord. A une distance considérable l'eau du lac en était colorée d'une teinte d'un gris bleu clair, et leurs mouvements continuels produisaient une sorte de murmure, très fort par moments.

La station où le steamer devait prendre du bois est située près d'une forêt épaisse très étendue, à l'angle de laquelle les sujets de Boki ont élevé leurs huttes tout près de la rive. Malgré toutes les précautions, la nuit fut mauvaise; une espèce de cyclone sévit de minuit jusqu'au matin, et plusieurs fois Émin-pacha et ses gens furent anxieux sur le sort du vapeur. De bonne heure le matin, tout le monde se mit à abattre des arbres, et les indigènes de l'endroit mirent avec empressement leurs canots au service de l'expédition pour transporter le bois à bord du *Khédive*.

Le bois abattu fournit un excellent combustible; l'espèce en est très bonne pour la construction des habitations, mais pas pour celle des bateaux. Il a une couleur légèrement rougeâtre, et un parfum agréable; après avoir été abattu il prend bien vite une belle teinte plus foncée; il résiste très bien aux attaques des termites.

Le nombre des espèces d'oiseaux aquatiques est relativement petit. Plus au nord, dans la région du Bahr-el-Abiad, entre le 12° et le 15°

lat. Nord, on les rencontre en troupes innombrables, tandis que plus au sud, dans les localités susmentionnées, on ne trouve ni canards ni oies. Émin-pacha était là de novembre à mars, dans l'hiver de l'hémisphère septentrional, et il pense que beaucoup des oiseaux qui alors émigrent d'Europe, ne dépassent pas, dans leur marche vers le sud, les régions marécageuses situées entre le Sobat et Ghaba-Chambé ; néanmoins, cela ne suffit pas pour expliquer la rareté des oiseaux aquatiques dans des localités qui leur conviendraient si bien.

Continuant sa marche, le vapeur rencontra une île en forme de croissant, un peu au sud de la station égyptienne de Mahagi, aujourd'hui abandonnée ; elle est séparée de la terre ferme par un canal étroit, trop peu profond pour que le steamer pût y entrer. A en juger par la quantité de limon qu'il renferme, il sera un jour comblé ; cependant il était alors maintenu ouvert par un courant qu'y poussait un fort vent du sud.

Cette île est de formation toute récente, car, en 1879, dans la traversée de Mahagi à Kibiro, l'endroit où elle se trouve était encore couvert d'une eau peu profonde. Elle a dû se former dans un espace de cinq ans environ ; il y a deux ans qu'elle est occupée ; sa longueur maximum est d'un peu plus de 1000^m, et sa largeur de 100^m environ ; sa plus grande hauteur ne dépasse guère 2^m. Ses rives, qui sont basses et descendent en pente douce vers l'eau, sont presque exclusivement composées de sable et entourent un noyau plus solide d'une terre féconde. Une herbe haute et des roseaux croissent au niveau de l'eau, et une espèce d'acacia dans les parties les plus élevées. Une multitude d'oiseaux tisseurs, à tête noire, voltigeaient autour de l'île ; des gobe-mouches en grand nombre étaient suspendus aux tiges des roseaux ; une troupe de cormorans se chauffaient au soleil, au bord de l'eau, et, tout près d'eux, d'énormes crocodiles étaient paresseusement étendus au soleil. Les eaux doivent être peuplées aussi d'une quantité de tortues de grandes dimensions, à en juger par la grosseur des œufs abondant partout ; mais Émin-pacha ne réussit pas à prendre un seul spécimen de l'animal. Il explique la formation de l'île par le fait que l'apport considérable d'eau fourni au lac par les deux principaux tributaires, le Nyoussi-Msisi et le Kakibbi, se dirige surtout vers la côte orientale, en sorte que les détritiques et les éléments qu'ils contiennent en suspension sont déposés dans la partie occidentale du lac ; un promontoire s'avancant derrière l'île arrête la pluie. Émin-pacha estime que la rive occidentale du lac empiète graduellement sur l'eau, et que, dans cette partie du moins, le lac se comble peu à peu.

Le chef du district du Mahagi, Songa, homme loyal et sûr, était une ancienne connaissance de l'explorateur ; il vint voir Émin-pacha, tard dans la soirée, et s'excusa de se présenter les mains vides, cette arrivée l'ayant pris à l'improviste. Toute la population de la côte occidentale, de Fanigoro au territoire de Mboga, soumis récemment, reconnaît la suprématie de Kabréga, roi de l'Ou-Nyoro. Ce prince maintient d'intimes relations avec les nombreux chefs de cette région, en leur envoyant de temps à autres de petits présents de tissus de Zanzibar, ou quelques pièces de belles étoffes, faites de fibres d'écorce, importées de l'Ou-Ganda, et très appréciées dans le pays. En retour, les chefs vassaux ne paraissent pas rendre des services réguliers à Kabréga, mais dans la dernière guerre contre les troupes de l'Ou-Ganda, ils lui ont prêté assistance par l'envoi de flèches, de lances et de boucliers. Kabréga a aussi répondu à une demande des chefs du territoire de la rive gauche du lac, et a envoyé quelques-uns de ses gens pour leur aider dans des incursions contre le Lendou, de l'autre côté des montagnes.

Un soir où le vapeur était devant Mahagi, le vent commença à souffler violemment ; le tonnerre, les éclairs, la pluie, annonçaient un orage ; le steamer était protégé par l'île contre les vagues venant du sud, lorsque, vers minuit, le vent tourna à l'E.-N.-E., et alors il se trouva exposé à la fureur des flots. La pluie tombait à torrents ; le bateau chassait sur ses ancres, et en un instant il échoua, heureusement dans le sable ; les vagues en battaient le flanc, tous les efforts de l'équipage ne purent le remettre à flot ; on réussit cependant à le tourner de manière à ce qu'il présentât sa poupe aux vagues ; mais, même alors, toute sa charpente en était ébranlée. Vers 5 heures du matin, l'orage s'apaisa, la pluie cessa ; alors le steamer put être remis à flot, et les réparations faites, Émin-pacha donna l'ordre de cingler vers la côte orientale du lac. Mais, à peine avait-on dépassé l'extrémité de l'île, que la tempête recommença à sévir ; une bonne partie des hommes de l'équipage prirent le mal de mer, et ne s'en remirent que lorsqu'ils eurent mis pied à terre. Dans le trajet, le steamer suivit, de Mahagi, une direction S.-E., et à plusieurs reprises il traversa obliquement de grands bancs de poissons, si nombreux, qu'en moins d'un quart d'heure on en compta six bancs, sans doute les divisions d'une seule et puissante armée.

Près de l'endroit où le vapeur atterrit, les montagnes qui bordent le lac sont élevées et vertes à leur pied ; les parties les plus hautes n'ont qu'une maigre végétation ; la flore arborescente cesse entièrement, ce

qui est dû peut-être au fait que l'eau a dénudé le sol de l'humus qui le recouvrait. Dans les endroits où un repli de terrain permet à l'humus de s'accumuler, et où l'humidité peut être conservée, la végétation est plus riche et même l'on trouve des forêts. Les sommets des montagnes ont la forme de dômes arrondis ; nulle part on n'aperçoit d'aiguilles élancées. Un examen superficiel de la partie septentrionale de la chaîne montre clairement que la région au pied des montagnes, jusqu'à Magoungo, a été formée par le lac et les rivières. Le terrain bas entre les montagnes et le lac s'étend au nord en forme de triangle et consiste en matières d'alluvion. La chaîne court directement au nord et se relie aux monts isolés de Kiroto et de Massindi, qu'Émin-pacha considère comme les restes d'une chaîne antérieure rompue par des agents atmosphériques. Quant au lac, il en attribue l'origine uniquement à l'érosion. Il estime plus que probable qu'autrefois un immense cours d'eau s'est frayé un chemin entre les deux chaînes à l'est et à l'ouest du lac ; son action puissante, combinée avec les inondations, de fortes pluies, l'influence du soleil et des intempéries, suffirent pleinement pour expliquer la formation du lac. La constitution géologique des deux chaînes est la même, les altitudes sont à peu près les mêmes, et les terrasses par lesquelles on descend le long de leurs pentes jusqu'au lac se correspondent entièrement.

A Kibiro, l'endroit où aborda le bateau, plusieurs des sujets de Kabréga, venus de Wadelaï avec Émin-pacha, débarquèrent ; leur conducteur, Msigé, revint à bord avec Kagoro, chef de la localité, robuste et d'un teint très foncé, la tête rasée et vêtu de l'indispensable peau de bœuf, sur laquelle il portait une pièce neuve de tissu de fibres d'écorce ; il tenait à la main le long bâton, symbole de l'autorité du chef chez les Wa-Nyoro. Kagoro se comporta avec beaucoup de dignité, et, après que les compliments ordinaires eurent été échangés et qu'il eut mis tout son district au service d'Émin-pacha, l'ami de Kabréga, on débarqua, et une hutte fut offerte à l'explorateur ; comme il n'y en avait aucune qui pût lui convenir, Kagoro lui promit de lui en faire construire une, et lui donna une brebis et une douzaine de poulets. Kibiro ne produit que du sel, et ses habitants doivent tout acheter, même leur bois à brûler, et cependant c'est un grand centre de commerce pour toute cette région.

Les kraals des habitants sont disséminés tout le long des collines, séparés les uns des autres par des passages étroits et malpropres ; chacun d'eux est entouré d'une haie de bambous, souvent délabrée, et contient un grand nombre de huttes serrées les unes près des autres.

Elles sont construites sur le type de celles de l'Ou-Nyoro; avec des parois de bambous; elles contiennent une pièce où le chef de la famille se repose la nuit; le sol est recouvert de foin, et tout l'intérieur fourmille de puces. La volaille abonde partout; des multitudes de chiens, d'une race semblable à celle des lévriers, rôdent autour des huttes, sans propriétaires et sans soins, aussi sont-ils très maigres, et pénètrent-ils souvent dans l'intérieur des habitations pour y chercher leur nourriture. Partout où se rencontre une quantité suffisante d'herbe maigre, paissent de grands troupeaux de moutons et de chèvres, de belle race, très friands de la végétation qui croît sur les pentes des collines dont le sol est imprégné de sel. Les vaches sont très rares; les pâturages ne permettraient pas d'en élever.

Entre les kraals, et souvent à l'intérieur de ceux-ci, croissent séparément quelques petits arbres, appartenant pour la plupart à l'espèce du *ficus latea*, dont les indigènes emploient les fibres de l'écorce pour faire leurs tissus bien connus. Ce n'est toutefois pas là que l'on cultive positivement ces arbres, mais la propagation en est si facile et ils croissent si rapidement, qu'une bouture mise en terre prend immédiatement racine pourvu qu'on lui maintienne un peu d'humidité. Tout près du bord du lac s'élève un grand palmier *borassus*, élancé, dont la couronne est littéralement remplie de nids suspendus de l'oiseau tisseur, appartenant à la grande espèce *Hyphantornis abyssinica*, si abondante plus au nord, dans les environs de Wadelaï. Les preuves de la disposition querelleuse de cet oiseau ressortaient du grand nombre de nids détruits et d'œufs cassés gisant au pied de l'arbre, et indiquant qu'il devait y avoir eu de sérieux combats.

La végétation en général est pauvre; elle rappelle la steppe, dont la zone s'étend jusqu'à Wadelaï et embrasse toute la vallée du Bahr-el-Gebel. Mais tous les sentiers sont animés par la tourterelle, et par le beau bouvreuil qui se lève, à chaque pas, entre les pieds du voyageur. La pauvreté relative de la flore et le caractère de la steppe doivent être attribués au fait que la chute annuelle de pluie est faible; les périodes d'averses sont séparées par de longs intervalles de sécheresse qui ne permettent pas à la végétation de se développer. L'humidité produite par l'évaporation des eaux du lac disparaît promptement, sous l'action des vents violents qui règnent presque constamment. De plus la couche d'humus qui recouvre les débris pierreux est très faible.

Immédiatement derrière le village de Kibiro s'élève la principale chaîne de montagnes dont deux sommités, le Rugoï et le Kjente domi-

nent la localité ; des sentiers abrupts conduisent de l'autre côté de la chaîne et à la capitale de Kabrégá. La baie de Kibiro est basse, et ses eaux servent de lieu de retraite à de grands bancs de poissons, à la pêche desquels se livrent les indigènes. Pour cela ils emploient de grands canots creusés dans des tiges de bambous, et souvent ils passent des journées entières sur l'eau. Lorsque le temps est favorable, ils traversent le lac pour aller vendre leur poisson à Mahagi ; d'autres fois, laissant leurs bateaux sous la garde de Songa, ils passent de l'autre côté de la montagne, où ils trouvent un marché meilleur pour leur marchandise. Parfois il arrive que dans la traversée du lac les pêcheurs ont à subir des tempêtes qui fondent brusquement sur eux, et un grand nombre d'entre eux y périssent. En général le poisson n'est qu'imparfaitement séché, quoique le sel abonde partout, personne ne songeant à l'employer pour la conservation du poisson ; aussi celui-ci répand-il une odeur très désagréable, qui cependant n'empêche pas les natifs de le manger. Ce commerce de poisson séché a lieu dans tous les districts au delà des montagnes, des deux côtés du lac.

Il n'y a pas dans le voisinage de Kibiro un seul centimètre carré de terrain cultivé ; en conséquence, la localité ne produit ni blé, ni légumes, ni bananes ; on n'y plante pas même les pommes de terre douces, article indispensable de consommation dans l'Ou-Nyoro, et ce n'est qu'occasionnellement qu'on en apporte à vendre de petites quantités, d'au delà des montagnes. Il en résulte que les céréales de toutes sortes sont un présent de grande valeur, et qu'elles servent de moyen d'échange très utile. Tous les objets nécessaires à la vie des habitants de Kibiro, sont apportés par les sentiers abrupts susmentionnés, parce que toutes les forces de la population indigène — c'est-à-dire celles des femmes, car les hommes sont paresseux et travaillent fort peu — sont employées à l'extraction et à la préparation du sel. Celui-ci constitue une industrie importante à Kibiro, qui fournit de sel, non seulement tous les districts de l'Ou-Nyoro, jusqu'à Mrouli, mais encore la plupart de ceux de l'Ou-Ganda, du Louri et du Chouli. Les gisements de sel de Kibiro font donc une des parties les plus importantes des États de Kabrégá. Dans la dernière guerre, entre l'Ou-Ganda et l'Ou-Nyoro, les Wa-Ganda, avant leur défaite, demandaient une très grande quantité de sel — mille charges, dit-on, — plus une forte partie d'ivoire, comme tribut, pour renoncer à la guerre.

Le principal centre de la préparation du sel se trouvait à dix minutes à l'est du lieu où le vapeur était à l'ancre. A peu de distance coule un

ruisseau provenant de sources chaudes ; les eaux ont été endiguées, en sorte qu'elles n'arrivent au lac que par un canal assez petit ; le vent et les vagues amoncellent souvent à son embouchure du sable en telle quantité qu'il en est complètement bouché.

Du bord du lac, le sol s'élève en plusieurs terrasses ; au pied de la plus haute chaîne jaillissent les sources chaudes, dans une espèce de ravin profond. Des blocs de pierre et des masses de débris gisent épars dans un désordre chaotique, et sous l'action combinée de la chaleur et de l'humidité, ils ont pris l'apparence de wacke¹. Le sol du ravin et les pierres dont il est jonché sont tellement chauds qu'on ne peut pas y tenir la main ; la chaleur se fait sentir aux pieds à travers la chaussure. De tous côtés on entend le sifflement et le bouillonnement de l'eau ; des gaz s'échappent avec bruit de la vase chaude et remplissent l'air d'une odeur de soufre et de bitume. L'atmosphère est tellement chaude que l'on se sent comme étouffé dans un bain de vapeur. Les natifs de l'Ou-Nyoro appellent cet endroit Kabigga. L'eau jaillit d'entre les pierres, de crevasses de rochers, ou immédiatement du sol ; elle est parfaitement claire ; mais lorsqu'elle est mélangée avec le gaz elle prend une teinte jaunâtre. En plusieurs endroits sa chaleur atteint 90° centigr., et elle exhale une odeur d'hydrogène sulfureux ; elle a un goût salin, et prise à une certaine dose, elle produit un effet légèrement purgatif. Par un temps calme elle coule abondamment, mais elle diminue par le vent et la pluie. Les secousses de tremblements de terre sont fréquentes à Kibiro. On ne peut exécuter aucun travail à proximité des sources, le sol étant surchauffé ; d'ailleurs l'espace fait défaut.

En suivant le ravin dans la direction du lac, on pourrait se croire dans le puits d'une mine d'or ; en fait, le sol vaut de l'or pour tous les indigènes de cette région. Le sol du terrain a été nivelé et débarrassé de toutes les pierres qui pouvaient s'y trouver. L'eau chaude est conduite dans toutes les directions dans de petites auges. Femmes et enfants travaillent partout, grattant le sol imprégné de sel, ou remplissant des appareils semblables à des tamis. Des murs de terre salée s'élèvent à une hauteur de plus de 2 mètres, et à leur pied sont des rangées de vases à filtrer qui, vus de loin, ont l'apparence de ruines d'un village.

Le mode de préparation du sel est extrêmement simple. La terre d'où on l'extrait est placée le soir sous une auge, de laquelle un mince filet d'eau coule sur elle goutte à goutte toute la nuit. Le matin on la fait

¹ Matière opaque qui tient le milieu entre le basalte et l'argile.

sécher pendant quelques heures, après quoi les femmes, munies d'instruments en forme de croissant, en grattent les couches superficielles pour en remplir d'autres petites auges, d'où elles la versent pour en faire de petits tas. Le lendemain une certaine quantité de cette terre est mélangée d'eau, puis conduite dans les appareils à filtrer. Ceux-ci ne sont que de simples vases d'argile, percés de trous recouverts d'une couche de foin. Les vases eux-mêmes reposent sur trois pierres, et en ont au-dessous d'eux de plus petits dans lesquelles dégoutte le liquide. Quand la filtration est terminée, le saunier, s'il n'est pas pressé par le temps, laisse le liquide s'évaporer à l'air libre ; le résidu est un beau sel blanc ; s'il n'a pas le temps de laisser s'opérer cette évaporation, il y procède au moyen de la cuisson dans les huttes ; mais le sel ainsi obtenu est plus foncé et moins pur. L'habileté des femmes consiste à mêler la terre et l'eau dans de justes proportions avant que commence la filtration.

Le mauvais temps et des pluies prolongées nuisent à la fabrication du sel, car le sol se sature d'humidité, et n'est plus propre à l'extraction du sel. Alors les indigènes exploitent les flancs mêmes du ravin, qui contiennent aussi une certaine quantité de matières salines. Il en résulte un abaissement graduel du sol. Aujourd'hui les parois ont une hauteur moyenne de 12^m à 15^m, ce qui permet de se faire une idée de l'extension de l'exploitation. Les natifs croient que le sel provient de l'eau ; Émin-pacha incline à penser que l'eau ne fait que mettre à découvert les couches du sol dans lesquelles le sel est contenu. Celui-ci doit se rencontrer dans le terrain d'alluvion comme c'est le cas à Regiaf et à Gondokoro. Le sel de Kibiro se présente sous la forme de granules assez gros, de couleur plutôt grise, et d'un goût légèrement amer, que l'on peut faire facilement disparaître par des évaporations successives. Mais la demande en est si forte que les sauniers ne peuvent pas se donner beaucoup de peine pour le préparer. Celui qui est destiné à la vente est mis dans des paquets cylindriques et enveloppé dans des feuilles sèches de bananier. Un paquet pèse ordinairement 12 kilog. et se vend 400 cauries, soit 5 shillings 6 deniers.

Les habitants de Kibiro sont de purs Wa-Nyoro ; ils ont le teint foncé, sont bien proportionnés et ont une physionomie très intelligente. Leur district est salubre ; les sources d'eau chaude sont recherchées dans nombre de cas de maladies, même pour des malades appartenant à des districts situés au delà des montagnes.

De Kibiro, Émin-pacha monta sur les montagnes à l'est, à une hau-

teur de 350^m au-dessus du niveau du lac, par un sentier très rapide, jonché de fragments de roches anguleuses, le long d'une pente nue, sur laquelle ne croît aucune plante, et où n'existe aucun animal. De l'autre côté du lac les montagnes du Lendou étaient enveloppées dans le brouillard.

Pour le retour, le steamer se remplit de moutons et de chèvres ainsi que de sel et de tabac; tous les hommes de l'expédition avaient tenu à en faire provision, et, pour les encourager à ce commerce, Émin-pacha leur avait donné des peaux de bœufs et une quantité considérable de cauries. Le vapeur suivit d'abord une direction N.-N.-E., puis il traversa le lac, pour venir jeter l'ancre à Tanjimoro, le village de Boki, d'où l'itinéraire de retour jusqu'à Wadelaï fut le même que celui qu'avait pris l'expédition au début de cette exploration.

CORRESPONDANCE

Lettre de Shoshong, de M. le D^r Dardier.

Shoshong, 16 mai 1887.

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup pour l'*Afrique*, que j'ai reçue il y a une dizaine de jours. J'ai eu grand plaisir à la recevoir à Shoshong. Si vous le permettez, je vous donnerai quelques détails sur notre voyage jusqu'ici, puis je vous parlerai un peu de Shoshong. Le 26 février je suis arrivé au Cap, où je restai 5 jours. De là nous allâmes, le D^r Casalis, M. Goy et moi, passer quelque temps à Stellenbosh, vrai paradis terrestre. Si le Kalahari lui ressemblait au moins quelque peu! Nous nous sommes arrêtés aussi à Wellington, c'était le moment des vendanges. J'ai essayé deux ou trois fois de boire du vin nouveau, mais il n'est pas comme le nôtre, il donne des maux d'estomac peu agréables. De Wellington le train nous emporta, pendant plus d'un jour et deux nuits entières, à travers le Karroo et le Veldt. De temps en temps, la monotonie de ces vastes plaines est coupée par de longues chaînes de collines bleuâtres et de peu de hauteur que l'on nomme Kopjes. Pendant le jour la chaleur était accablante; heureusement nous avions de l'eau fraîche. Pour la rendre fraîche, on remplit d'eau un sac de toile épaisse et serrée et on l'expose au soleil; l'évaporation se faisant rapidement à mesure que l'eau suinte à travers la toile, celle qui reste dans le sac devient très fraîche. Le Karroo n'est qu'une succession de vastes plaines de sable couvertes de mimosas et d'herbe, sans rivières et sans eau, sauf dans quelques réservoirs près des fermes et des stations du chemin de fer. Nous avons passé l'Orange sur un magnifique pont en fer. Je ne m'arrêterai pas à Kimberley, que tout le monde